





TOUT  
CE QU'ELLE CROIT

## DU MÊME AUTEUR

*Charles Juliet d'où venu ?*, Castor Astral, 2004.  
*Dakar d'avril*, L'Harmattan, 2008.  
*Endroit en vert*, Manoirante, 2010.  
*D'un patio en Espagne*, suivi de *La Castagnal*, Isolato, 2012.  
*Sèves et Veines*, précédé de *Chuintements*, et de *Lents Roulis*,  
Isolato, 2013.

## Jeunesse

*La Fille aux yeux de pluie*, ill. A. Kha, Gecko, 2007.  
*L'Enfant-coquillage*, ill. C. Degans, Gecko, 2008.  
*Le Secret de l'oranger*, ill. Izou, Bilboquet, 2011.  
*Klee, Bleu-Oiseau*, Éliart, 2016.  
*Monet, Le Sculpteur de lumière*, Éliart, 2016.  
*Vermeer, Une rencontre*, Éliart, 2016.  
*Qui est le peintre ?*, Palette, 2018.

Anne Lauricella

TOUT  
CE QU'ELLE CROIT



BUCHET • CHASTEL

*L'auteure remercie le CNL pour le soutien dont a bénéficié cet ouvrage.*

© Libella, Paris, 2020.  
ISBN : 978-2-283-03288-6  
ISSN : 2110-0713

*« Je ne suis pas ce qui m'est arrivé,  
je suis ce que je choisis de devenir. »*

*Carl Jung*





# CROIX

*À J., l'homme qui entend*



*1/ Elle croit être*

Elle croit être née un soir de septembre (pourtant, la date de sa véritable naissance lui restera longtemps inconnue)

Elle croit être choyée par sa mère (pour sa mère, elle n'est qu'une poupée qu'elle habillera comme une fillette jusqu'à l'adolescence)

Elle croit que son père s'intéresse à elle (elle fait totalement abstraction de l'abstraction qu'elle est pour lui avant d'atteindre un âge qu'il jugerait digne d'intérêt). Et plus tard, quand elle y croit encore, elle fait totalement abstraction du fait qu'elle n'est que ce qu'il a décidé d'aimer en elle

Elle croit aimer l'école (elle ne fait que répondre au désir du père qui ne la tolère, c'est-à-dire ne croit l'aimer, qu'à la condition qu'elle soit une bonne élève, elle répond aussi au désir des professeurs auxquels elle veut plaire, voyant

en tout adulte des parents susceptibles de l'aimer pour ce qu'elle fait)

Elle croit se souvenir qu'il la prenait sur ses genoux (ce dont elle se souvient aussi, c'est que jamais il ne venait à une fête de l'école pour voir leurs spectacles, il avait mieux à faire en attendant qu'ils grandissent et qu'il puisse avoir une conversation digne de ce nom avec eux)

12 Elle est sûre d'aimer, à cinq ans, William, dans la même école maternelle qu'elle, elle ne croit plus l'aimer du tout quand son père assène, un jour, juste avant qu'il ne s'étende sur le canapé fleuri pour sa sieste, alors que pour la énième fois elle vient d'annoncer qu'elle se marierait avec William, qu'il ne Veut Plus entendre parler de ces Bêtises

Elle croit aimer à la perfection sa petite chambre rose (qui n'est en réalité qu'une stricte réplique de la chambre, mauve, de ses parents)

Elle se sent plus entière quand elle se remplit la bouche des bonbons que sa mère achète au poids et dont elle fait la distribution chaque semaine à ses deux enfants (elle est plus pleine en effet, après)

Elle se croit très honorée, chaque samedi, que son père choisisse son secrétaire pour y travailler, elle croit avoir été encore une fois la plus rapide à répondre Moi ! quand il a dit Qui veut me prêter son bureau ? – alors qu'elle a pas remarqué que son frère, lui, il répondait jamais

Elle croit qu'elle zozote naturellement et que c'est joli (elle parle tout à coup normalement quand son père la somme d'Arrêter Définitivement cette Comédie)

Elle croit voir, un instant, dans la forêt, sous les sapins très hauts, qu'il est nettement plus petit qu'eux, elle n'en croit pas ses yeux d'assister à sa relativité, elle s'empresse de l'oublier et se niche de nouveau dans son ombre confortable et familière

Elle croit que, non, il ne s'est pas laissé prendre par la nuit, en les guidant, ce dimanche, dans la forêt, et d'ailleurs qu'il n'a pas non plus perdu son chemin et que la nuit même, parmi les arbres, c'est lui qui l'a commandée et qu'il contrôle toute leur vie à eux quatre. C'est bien simple, elle n'a jamais peur de rien avec lui

Un jour qu'elle avait un rhume, de l'eczéma et mal aux dents à cause de son appareil, elle croit qu'il n'est pas dans les parages et elle en profite pour dire « C'est pas juste » à sa mère – manque de pot, il a entendu, il déboule et se fâche tout rouge. Le lendemain, quand elle rentre de l'école, elle doit lire *Défense de nous plaindre* qu'il a déposé sur son bureau (où il est question d'handicapés qui peignent avec les pieds)

Elle le croit d'une intelligence exceptionnelle quand, dans la voiture, il demande soudain à la mère Mais de qui est le texte de cette chanson ?, et d'une modestie ahurissante

alors qu'il hoche simplement la tête en souriant parce qu'il a raison, c'est supérieurement beau, puisque c'est écrit sur la cassette que c'est de Baudelaire

Elle le croit quand il décrète qu'elle a l'air bête avec sa frange. Elle attend qu'une chose, c'est qu'elle repousse

« Elle est belle, ta mère. » Elle croit mordicus que ça veut dire qu'elle, elle ne l'est pas

14

Les samedis, sa mère reste des heures dans la salle de bains. Elle en ressort jolie et parfumée. Elle, comme elle aime pas faire ça, elle en déduit (pour longtemps) qu'elle n'est pas féminine

Elle croit que c'est normal qu'il peste et râle dès qu'il fait un truc un peu sérieux comme planter un clou ou faire entrer tous les bagages dans la voiture. Encore une de ces manies de père, croit-elle. (Elle fait avec. D'ailleurs la mère aussi fait avec. C'est bien la preuve que)

Elle croit qu'il est doué d'un œil plus perçant que tout le monde pour remarquer qu'il n'y a rien de plus laid dans le corps humain qu'un pied

Elle croit normal qu'il y ait la mère et le père comme il y a la semaine et le dimanche. Elle aime la semaine plus légère, les petits déjs qu'avec la mère, les repas du soir sans le père qui rentre tard. Mais aussi le dimanche et tout le plâtras de confiture sur les tartines du père

Au ski, un grand moment, croit-elle. Le père, sur les télésièges, lui apprend les paroles de *Supplique pour être enterré sur la plage de Sète*. Quand ils rejoignent leurs amis, elle les marmotte encore. Qu'est-ce que tu fais, tu révises tes leçons ? ils demandent, admiratifs. Elle confirme, un coup d'œil amusé au père, qui exulte

Elle croit que sa mère, elle a vraiment exagéré, le jour où elle a carbonisé les deux poissons panés (bien ronds, qui ressemblent surtout pas à un poisson, comme il le souhaite, mais là pour le coup ils ressemblaient à plus rien du tout), et qu'il a bien eu raison de les balancer en travers de la cuisine, et qu'elle, elle a surtout bien fait de vite en faire cuire d'autres, il manquait plus qu'il aille au travail le ventre vide, c'est lui qui ramène l'argent à la maison quand même – oui, bon, elle aussi elle travaille à plein temps, et alors ?

Elle voit bien que c'est pas vrai que les pères ils seraient là juste pour ouvrir les pots de confiture, ça c'est lui qui le dit pour qu'on lui réponde « Mais nooon voyons », et elle voit bien dans ses yeux qui brillent qu'il est justement là pour tout le reste (et elle le croit une fois de plus très fort de dire les choses comme ça, avec cette élégance)

Le père les a vus de loin. Ils s'amusaient, elle et son frère, à balancer la chaise de l'arbitre sur le terrain de tennis qu'il voit depuis le balcon. Au retour, le jugement. « On aurait dit : Des Singes. » (Elle lui est secrètement reconnaissante, sous l'humiliation, de les préserver de la bêtise adolescente)

Elle balaie. Elle vient de faire une remarque qui ne lui a pas plu, qu'il a jugée impertinente. Son regard sévère sur elle et les mots : « Tu ne me plais guère » (elle se croit aussitôt en grand danger de perdre son amour – elle a raison. Le reste de la journée, elle fait tout pour le reconquérir)

Elle le croit d'une intelligence frondeuse quand il soutient que l'acte sexuel est exactement celui par lequel l'être humain prouve à la face de la planète qu'il n'est pas plus évolué qu'un animal, elle croit qu'il sous-entend forcément par là que ça ne passera pas par lui, qui est si pur

Elle croit que son frère est le dernier des impertinents le jour où il ose demander à son père pourquoi donc il débarrasse même pas son assiette en se levant de table et va direct faire sa sieste (heureusement qu'il n'a pas l'affront de parler de tout le reste qu'il fait pas) et son père il a bien raison de le remettre fissa à sa place en disant que c'est grâce à lui s'il y a quelque chose dans l'assiette

Elle croit que c'est pareil chez tout le monde, que caca ça se dit pas, qu'à la place on dit tata. T'as fait tata ?

Le père ferme la porte du couloir en plus de celle des toilettes quand il y va. Si par erreur ou par obligation, sur la pointe des pieds, on franchit quand même cette zone déclarée interdite tant qu'il s'y trouve, on est foudroyé direct par sa colère, et on paiera encore de sa mauvaise humeur tenace quand il sortira



Elle croit que sa mère, elle avait bien raison de pleurer comme une déshéritée le jour où elle a appris que son fils avait volé un Mars dans une grande surface, et de répéter que c'était pas eux qui lui avaient appris une chose pareille, que c'était pas leur faute, qu'elle voyait pas ce qui avait pu lui mettre une chose pareille en tête

Elle croit son père plus perspicace que les autres quand il remarque que le corps des hommes est horrible et celui des femmes très beau, elle le croit vraiment très chic pour les femmes quand il se demande même comment elles font pour les aimer avec ces corps hideux

Elle croit que tout leur bonheur au chalet se tient là, dans les pois rouges et blancs des bols, le matin, le lait chaud versé dans

Elle a honte jusqu'à la racine des cheveux le jour où la mère, se penchant depuis le salon, l'aperçoit en train de serrer les jambes, elle croit n'avoir jamais rien fait de pire, elle ne veut plus jamais se laisser surprendre, elle y arrive – par contre, comme une toxico, elle n'arrive pas à arrêter de le faire, elle croit que c'est mal

Longtemps, elle croit que c'est à cause d'elle que son père ne les amène plus voir leur grand-mère, tout à coup, parce qu'elle a fait « pfff » un samedi quand il fallait se préparer pour partir la voir alors qu'elle, ben elle avait envie de jouer, et que son père avait dit, Puisque c'est comme ça,

vous irez plus la voir, mémé – son frère croit longtemps exactement la même chose, sauf qu’il pense que c’est lui qui a fait « pfff » et que c’est à cause de lui qu’ils n’ont effectivement plus jamais revu mémé

Dans la forêt, elle se croit perdue le jour où son père et son frère, qui les devançaient, elle et sa mère, à ski, disparaissent hors de leur vue. Malgré la présence de la mère, elle hurle « Papaaa » comme si elle se retrouvait absolument seule

18 Un jour, s’accroupissant, la mère derrière un arbre en pleine forêt n’a pu retenir un pet. Elle, elle en a été encore plus mortifiée que sa mère de l’avoir entendue. Elles ont fait toutes les deux comme si de rien n’était et se sont évitées un temps du regard

Elle croit que c’est vrai, que les bouts de laine qu’elle pose par terre sont bien la chambre, la cuisine, le salon de ses poupées qu’elle fait marcher d’une pièce à l’autre et ronfler dans leur lit

Elle croit qu’elle a pas le droit de mettre de vrais secrets dans la boîte à secrets qu’ils lui offrent un jour pour son anniversaire. Elle y met des photos de films découpées dans *Télé Poche*. Elle ne se sert pas du cadenas. Des fois qu’on la trouverait indécente d’y enfermer des choses intimes, comme on lui a appris pour les toilettes qu’il faut jamais fermer à clé (sinon la question gênante derrière la porte, Mais qu’est-ce que tu fabriques là-dedans ?)

Elle croit que dans toutes les familles c'est pareil : deux serviettes pour tout le monde, une pour la figure, une pour les pieds

C'est comme le jour où, bien plus tard, la petite copine du frère a cru bon d'informer la mère que son fils ne voulait faire l'amour que si un jour ils décideraient de procréer, elle croit sa mère qui dit qu'elle voit pas où il a pu prendre une idée pareille, que c'est marrant, tiens, mais pourquoi donc ?

Elle croit avec eux que c'est dégoûtant de montrer ça dans les films, ils doivent mettre les mains sur les yeux le temps que la mère se lève pour changer de chaîne. Elle, elle fait du zèle et se bouche même les oreilles, il faut que rien d'aussi sale ne pénètre en elle (plus tard ce sera plus pratique avec la télécommande, et ça reposera la mère)

Pourtant elle se souvient aussi de plein de trucs bien avec le père, les chatouilles sur ses genoux après les repas quand il fait semblant de jouer de l'accordéon avec eux, tous les livres qu'il lui achète, l'anglais et les maths qu'il lui explique, et quand il la console le jour où elle regarde *Jody et le Faon*, tout ça c'était tout bien comme il faut – sauf qu'elle croit que c'est comme ça, gratis, et en fait pas du tout

*2/ Elle croit qu'il n'est pas décent*

Elle croit qu'il n'est pas décent de dire à sa mère qu'elle ne veut plus porter, à seize ans, des socquettes roses à dentelles (elle les cache sous les autres chaussettes – pastel)

Elle croit pas correct d'avoir un premier soutif. La preuve, c'est l'énorme soupir qu'a poussé la mère en voyant que ben, oui, il lui allait, mince alors. Allez... c'est parti, qu'elle a dit, à l'agonie. Mais non regardez, chuis pas partie, elle a pensé très fort, chuis là pour toujours, tout bien comme y faut. Là, le soutif, je le mets sous les chaussettes à dentelles et on n'en parle plus (elle le met peut-être une fois ou deux en tout et pour tout)

Elle croit lui faire plaisir, à lui, en n'ayant pas un seul petit copain avant quinze ans, pas la moindre petite relation amoureuse de plus de trois jours avant vingt-deux ans, et enfin en quittant son grand amour, à vingt-deux ans, comme il le lui intimera en cassant la porte de sa chambre

(mais en plus, il n'était même pas content qu'elle le laisse, parce que : « De toute façon, maintenant, je te fais plus confiance »)

Elle se croit libre, et même audacieuse, parce qu'elle a le doigt sur l'interrupteur de sa lampe de chevet, le soir, quand elle lit en cachette d'eux (pas pratique pour tourner la page)

Tandis que les autres vont à des concerts de musique « bredine », c'est-à-dire, selon le père, imbécile (depuis un film avec Jean Lefebvre, idiot du village qui tape sur des bidons), elle, elle échange sous cape des disques de Richard Clayderman avec sa copine Nathalie

21

À dix-huit ans, dans sa petite chambre rose, elle écrit dans son journal : « Je ne m'imagine pas vivre une autre vie que celle-là, avec ma famille, d'ailleurs il n'y en aura pas d'autre. » Elle leur lit ça. Leurs joues rosissent de plaisir bien qu'ils croient décent d'ajouter, en hochant la tête, « Ça changera »

Un mariage. Elle ouvre la reprise du bal par une valse avec le père. Quand ils reviennent, elle s'assoit sur ses genoux malgré ses seize ans. Elle sent l'étonnement palpable des gens. Eh bien ! Elle l'aime son papa !

Elle ne croit pas décent de sa part qu'il remarque un de ses premiers soutiens-gorge posé sur sa chaise, quand il vient lui dire bonne nuit. Il met la main dans les bonnets, joue au petit enfant en s'adressant à la mère, Mais késséssé

ça, môman ? La mère rit, Arrête, tu vas la gêner ! (toute sa vie, elle cache son soutien-gorge sous un vêtement quand elle se déshabille le soir)

Le week-end, il estime décent de se lever à 8 h, 8 h 30 grand maximum, après, c'est pas permis – fait exceptionnel, si elle se lève un jour à 9 h, protégée par la justification d'une soirée qui les a *tous* fait coucher tard, elle le trouve dans son bureau : Eh ben !..., qu'il lui dit, Moi j'ai déjà fini ma journée (elle le croit)

22

Quand c'est lui qui la réveille, le week-end, c'est toujours en sursaut, « Ça sent le fauve ici », et il ouvre grand la fenêtre, été comme hiver. Toujours la honte du corps, ce corps qu'elle croit longtemps – trente ans – devoir évacuer (elle croit longtemps n'être qu'un cerveau sur deux jambes – parce que les jambes, bon, au moins, c'est utile)

Elle a cru qu'elle pourrait presque parler à sa mère de son unique petit flirt de quinze ans, de l'unique baiser reçu (avec explications techniques, tu prends la langue du voisin et tu tournes autour, mais ça, elle lui aurait pas dit), un jour, au moment du café, devant son journal déplié, alors que le père est étalé sur le canapé fleuri pour sa sieste (et puis elle n'ose pas, et n'osera d'ailleurs plus jamais rêver d'une telle complicité)

Quand elle est en 6<sup>e</sup>, sa mère lui met son goûter dans de jolis petits sachets bleus – elle croit sa copine Sandrine

quand elle lui apprend, pliée de rire, qu'ils servent à mettre les serviettes hygiéniques usagées

Elle a cru que ce n'était pas si mal, juste un peu embêtant devant les copines, de ne toujours pas avoir ses règles à quatorze ans. Quand elle les a eues, de toute façon, une gêne compacte a empesé tous ses membres et ceux de ses parents (a-t-elle cru) et ils ont continué, dans le salon, à regarder le même documentaire animalier en évitant soigneusement de croiser son regard

Il faudra que tu mettes des linges, maintenant, soupire la mère en lui montrant une serviette hygiénique. Et pis il faut pas prendre de douche sinon ça peut tout couper

Elle a écrit ses deux questions sur un petit papier qu'elle a plié en quatre et glissé à la fin de son livre de sciences naturelles. Pour le cours d'éducation sexuelle, on a le droit de demander ce qu'on veut sur des papiers que le prof ramassera dans un panier et qu'il lira jusqu'au dernier. Elle, elle sait rien sur tout ça, elle demande si on a un bébé à chaque fois qu'on fait l'amour et pourquoi on a des poils que là où on en a. C'est tout. Ce qu'elle sait pas, c'est trop vaste, elle croit que les autres se moqueraient – elle a déjà peur que ses deux questions soient débiles, elle les relit plein de fois en cachette des jours avant le cours

Elle trouve avec lui que c'est normal qu'il vienne la chercher dans le restaurant devant tous les copains et copines et qu'il la ramène à la maison parce que c'est l'heure

Elle croit un temps qu'elle doit le laisser faire quand il pénètre dans sa chambre, alors qu'elle fait ses devoirs à son bureau et que, en l'enlaçant, il lui caresse longuement le ventre. Et puis quand même, vers quinze ans, le geste qui rejette le père et qui la sauve – mais ça, elle le sait pas encore, elle croit que ce geste, c'est mal puisque le père, offusqué, la regarde sévèrement, Avant tu disais rien... T'as changé, qu'il jette, comme un couteau, en sortant (quand il est plus là, elle se donne des coups de poing dans le ventre, sans trop comprendre les larmes étouffées, sans jamais mettre aucun mot sur tout ça – juste la rage)

Elle se croit capable de se taper en vrai la tête contre le mur, assise dans son lit, en repensant à la « fugue » du père (elle croit que c'est la mère qui a dit ça, elle sait plus trop), qui n'est pas rentré de la nuit parce que sa fille avait passé, à vingt-deux ans, son tout premier week-end entre amis – elle ne se tape pas la tête, seulement le plat de la main, mais pas trop fort pour ne pas les alerter

Elle croit que ce qu'elle veut, ce qu'elle a toujours voulu, c'est être sage

Elle croit toujours entrevoir, dans la forêt, que les arbres sont beaucoup plus hauts que lui, mais elle n'y accorde toujours pas d'importance

Elle croit qu'il n'est pas décent qu'il arrête comme ça, tout à coup, de les commander, l'été où ils vont en Irlande et que pour une fois il leur demande à eux, la mère et les



enfants, de tout organiser (elle trouve nulles leurs idées, nulles leurs vacances)

Elle croit que tout est tellement dans l'ordre des choses le jour où il trace une ligne imaginaire sur une porte de placard. Moi, je suis arrivé là. À vous d'aller plus loin maintenant sur ce même chemin

Il convoque ses petites femmes dans son bureau. Elle croit vivre un instant très privilégié. Elles s'installent pile face au bureau sur l'inconfortable petit divan qu'il a acheté pour elles. Il tient à ce qu'elles assistent à ce beau moment de simplicité. Il va jeter devant elles tous les cahiers qu'il remplit depuis des années de son écriture penchée. Ça ne vaut rien, et puis il est détaché de tout ça. Et voilà. Les beaux cahiers qu'il aimait tant s'entassent dans la poubelle

25

Elle se croit d'une ingratitude indescriptible le jour où, la toute dernière épreuve du bac passée, elle décide de s'envoler à la mer avec ses deux meilleures copines (il a bien eu raison de lui ouvrir l'esprit en lui disant qu'elle était d'un égoïsme fou). Elle passe le reste de la nuit à chercher l'excuse qu'elle servira à ses copines, le lendemain, pour leur annoncer qu'elle ne partira pas avec elles (elle partira quand même mais son séjour sera gâché par la culpabilité)

Elle croit son père quand il lui dit, Ne raconte pas aux autres tout ce qu'on fait ensemble (il veut dire, bien sûr, tout ce temps qu'ils passent à lire ou à discuter seul à seul

dans son bureau). Ils ne comprendraient pas. Ça c'est vrai.  
Nous on se comprend

Elle se croit chez elle, bien au chaud dans la maison parfaite et sûre, chaque fois qu'elle entend voler un petit avion de tourisme (ils habitent près d'un aéroport) – elle garde cette impression furtive jusqu'à quarante ans

Elle croit que tout est dans le bel ordre des choses, comme tout ce que fait son père, lorsqu'il introduit une main dans la manche de son T-shirt et lui pelote le sein – d'ailleurs, elle est en train de lire une page de littérature comme il le lui a demandé

Elle croit tout oublier à la minute où elle sort de la chambre, ce soir-là

Pareil pour l'autre soir. Cette fois, ils sont allongés côte à côte parce qu'elle est venue lui dire bonne nuit. Pas de lumière, pas de livre, ce coup-ci, juste quelques années de plus. Comme elle croit qu'il a absolument le droit de faire tout ce qu'il fait, elle est surprise qu'il retire aussi sec la main de son sein quand la mère, en passant, allume le couloir. Elle oublie aussi la surprise une fois passée la porte

Elle se croit anormale chaque fois qu'elle serre les jambes et que monte le plaisir. Elle se promet chaque fois de ne plus jamais refaire une chose aussi répugnante

Elle croit qu'il y a « quelqu'un d'autre » quand elle se regarde parfois, toute seule, dans le miroir. Ce qu'elle entrevoit la fait chavirer. Elle tombe. Elle croit se perdre, à quatre pattes elle crie Non, Non (elle croit vouloir dire non). Puis elle se réintègre enfin, rassurée, elle croit se retrouver, et maudit son faux moi de s'être ainsi mêlé à celle qui ne le regardait pas

Elle croit, comme eux, que son frère est un peu bizarre – que ça lui passera – de vouloir *peindre* sa chambre (en trois couleurs en plus), alors que, eux, depuis toujours, ne jurent que par crépi et papier peint. Elle croit qu'il est « différent » d'eux, le pauvre

27

Elle ignore à peu près qui est son frère. Elle croit qu'il en est ainsi de tous les frères et sœurs. Que tous les grands frères écartent avec dégoût leur genou de celui de la sœur, dans la voiture, quand un soubresaut les fait par hasard se toucher

Elle partage l'avis de ses parents, rit sous cape avec eux : il écoute de la musique de bredin, qui ne sert à rien (qu'à faire du bruit). On s'accorde tous là-dessus : ça lui passera. Elle, ça lui passe avant même que ça la prenne (elle n'écoute que jazz et classique), elle saute les cases des erreurs, elle va droit à la perfection, en suivant les flèches que lui indique son père. Elle fait un parcours sans faute

Elle sait que son père aime l'intelligence dont elle fait preuve, qu'il se délecte de ses raisonnements, de ses mots.

Elle sait qu'elle correspond en tout à ce qu'il aime (elle s'y applique – elle sait qu'elle y arrive, elle sait intimement, parfaitement tout ce qui lui plaît), elle croit que c'est pour la vie

Elle croit faire partie d'eux, les garçons, à être si sportive et aussi forte voire plus que certains d'entre eux, à vélo, quand ils font leurs sorties avec le cyclo-club – elle est fière de savoir « se faire mal » avec eux, parce que c'est ça, le sport

28

Elle sait que la mère n'arrive pas à la cheville de tout ça. Elle croit qu'elle, elle a la liberté par rapport à la mère, et qu'elle n'a que le meilleur : l'intelligence, les livres, l'étude des lettres et des langues, le raffinement des échanges, le sport. Elle croit que la mère n'a rien du plus précieux

Elle croit comme eux que le coco pour la mezzanine c'est classieux, la moquette pour les chambres, moelleux, et le carrelage pour le salon, tellement mieux

Elle croit cuire d'humiliation au supermarché le jour où son père l'oblige à marcher devant lui pour bien regarder la coiffure honteuse qu'elle a osé se faire faire le matin, des triangles en ligne sur sa nuque courte – « Marche ! Avance ! » –, et les gens qui regardent, et l'obligation de retourner le jour même chez le coiffeur pour arranger tout ça, et le copain du lycée croisé dans une allée, surpris de la voir si coincée (elle ne peut pas décrocher un mot)

Elle croit être son adorée, et qu'il boit le suc de ce qu'elle est quand elle dit ou fait quelque chose qui lui plaît. Elle le voit bien à la façon qu'il a de la regarder : par exemple, quand une fois, elle avait dit, parce qu'il y avait longtemps qu'ils étaient pas montés sur leurs vélos de course, qu'elle avait l'impression d'être dans une position « burlesque ». Ou quand elle avait qualifié le lierre qui peu à peu recouvrait leur maison d'« acidulé » et qu'il avait dit J'étais sûr que ce serait toi qui trouverais le mot juste – et puis finalement non, un jour, elle n'a plus été son adorée

Elle croit qu'elle est à part, mais en bien. Elle pense qu'elle échappe grâce à son père à la bêtise adolescente. Elle ne voit pas l'air consterné du camarade de classe venu lui demander les devoirs pour le lendemain lorsqu'il lit avec elle sur l'agenda, après les exercices, « leçon par cœur », avec un petit cœur dessiné, en plus

Le jour où elle revient avec la main « Touche pas à mon pote » accrochée à sa veste, elle tressaille quand il l'arrache en disant Tu ne seras pas un mouton comme les autres. Mais après, pour un peu, elle lui serait toute reconnaissante de l'arracher aussi salutairement à la plèbe

Tiens, ça lui rappelle une autre fois où elle a eu tellement peur de lui, le jour où elle appelle trop longtemps sa meilleure copine au téléphone et lui qui n'a pas pu les joindre pour leur dire un truc, entre en trombe dans sa chambre, arrache la prise du téléphone et emporte l'appareil. Elle en fait un peu pipi dans sa culotte et s'assoit sur son lit,

les jambes toutes flageolantes – elle croit que c’est ça, un tempérament latin

Parfois aussi, la cage à fromages vole dans la pièce – elle croit que les personnes de caractère font toutes ça

Elle a bien remarqué le regard décontenancé des gens qu’ils ont croisés sur le chemin, en pleine forêt, quand (elle avait vingt-deux ans et la mère était absente) ils marchaient tous les deux main dans la main avec son père. Elle croit que ce sont eux qui voient le mal là où il n’est pas

30

Elle croit indécent de la part de la belle-sœur fraîchement débarquée dans la famille de s’exclamer en aparté, devant elle, Mais il fait la pluie et le beau temps, c’ui-là ! (Elle croit la détester pour toujours à cette minute)

Plus tard, à table, la belle-sœur : « C’est drôle, c’est un tic que vous avez, de battre la mesure, comme ça, avec votre couteau ? » Et encore plus tard elle dira, Moi je préfère les « vrais » meubles anciens. Lui, il résume tout ça le lendemain « C’est un ti-queu ? C’est du to-queu ? » et veut la foutre dehors sur-le-champ et pour toujours (elle croit que c’est grâce à la mère, qui s’évanouit dehors sur la pelouse à cette annonce, qu’il le fait pas – pas tout de suite)

Et bien plus tard, c’est grâce à la belle-sœur qu’elle ira à une fête bien arrosée avec plein de garçons et même qu’y en aura un avec une chemise rouge qui la suivra partout, lui fera danser la lambada comme personne, la coincera dans la

cuisine mais n'en obtiendra pas plus que quelques voluptés de surface (au grand dam de ce mangeur de dames) – le même frein qu'elle croit pas plus mal

Une autre fois, la belle-sœur. Elle « tic-toque » de nouveau le père. Ou peut-être pas. Peut-être qu'elle fait que de s'endormir sur un lit qu'il fallait pas (elle est enceinte, elle s'endort partout, même dans la chambre d'amis qu'il tient, on ne sait pourquoi, à garder vierge, et il y arrive très bien, vu que jamais personne vient dormir chez eux) et ça y est, cette fois, il évacue la belle-fille pour de bon. Après tout, le père a bien évacué tout le reste de la famille, c'est pas parce qu'on est frère, père ou mère qu'on est obligés de se voir : quand on est con, on est con. Ce qu'il faut démontrer – il le fait

31

Le frère. Il retourne chez les parents après ça, c'est vrai : il ne veut pas priver sa fille de ses grands-parents, même s'il ne la laisse plus jamais seule avec eux. Mais aussi, plus tard, pour parler et reparler de cette histoire, essayer de faire cracher le morceau au père, leur rappeler qu'ils ont une fille même s'ils font croire ensuite qu'ils n'ont qu'un fils. Elle, pendant tout ce temps, elle n'entend que le doute du fils, ce violent doute qui la nie purement et simplement, et qui les sauve, eux, de la condamnation qu'ils méritent

Pendant toutes ces années, elle a du mal à croire à la tendresse du frère, à cause de la trop grande injustice de tout ça. Pourtant le frère ira jusqu'à se faire fiche à la porte des parents à cause qu'il parle toujours de leur fille,

et qu'eux, ils trouvent ça indécent. Mais lui il met un pied dans la porte en disant, Ah non, tu te débarrasseras pas de ton fils comme tu l'as fait de ta fille, ça serait trop facile, et le père, il insiste pas plus. En somme, le fils, dans tout ça, il a beaucoup perdu lui aussi, sa sœur, ses parents... et même sa fille, qu'il ose plus toucher du jour au lendemain, même pas une main sur l'épaule alors qu'elle n'a que cinq ans : les dégâts, insensés là encore, pour les deux

32

Elle croit que c'est normal de pas avoir le droit de rire avec un homme en la présence du père. Comme la fois où elle est allée chercher un pantalon qu'elle avait porté à reprendre. Le père était resté dehors, mais elle savait pas qu'il la regardait derrière la vitrine. Le gars avait dû dire un petit mot agréable, elle avait ri poliment et le père, dès qu'elle avait mis un pied dehors, Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Et ça te fait rire, ça ? (Elle croyait que tout ça était normal. En échange, elle croyait avoir l'amour inconditionnel du père – eh ben même pas)

Sa quatrième année de fac, elle sait pas pourquoi, elle sort un peu de sa coquille et se croit libre. Elle l'est pendant un an. Cheveux longs, mignonne, tout le monde vient à elle – elle croit qu'elle est née, que tout le reste de sa vie sera ainsi

Tu es contente ? Quand elle est rentrée de la fac, il a marmonné, Y a des fleurs pour toi dans la salle de bains. C'est le grand amoureux qui est venu en personne les déposer pour elle. Manque de pot, il est tombé sur le père. Elle est



étonnée qu'il lui demande si elle est contente même s'il y arrive pas très gentiment (plutôt rudement). Elle croit tout de même qu'il accepte plus ou moins – ce qu'elle se goure !

Elle croit nécessaire d'inviter l'amoureux dans leur grande maison de campagne (celle là-même où le père, en arrivant, met « l'hymne de la maison », c'est-à-dire la sonate en *la* mineur de Schubert pour arpeggione et piano, pendant qu'ils ouvrent tous les volets). Mais l'amoureux n'aurait pas dû venir avec son chien. Le père le déplore ensuite, outré. Il n'aurait pas dû parler avec aisance, le père repère, ulcéré, ses fautes de grammaire. Il n'aurait pas dû les complimenter sur la maison, le père s'offusque, de quoi il se mêle ? Il n'aurait pas dû venir du tout (elle est mortifiée de tout ce que le père remarque). C'est après ça qu'il écrira les fameuses pages pour la convaincre de rompre

33

En plus, tu as peur de lui, décrète le père. Comme c'est un cancre, il fait l'autoritaire, c'est tout ce qui lui reste, le pauvre (un autre signe de sa grande intelligence, elle croit, de détecter de telles subtilités). Il faut dire que pour le coup, c'est vrai qu'elle le craint un peu, l'amoureux. Comme elle craint tout homme qui l'approche de trop près (elle croit que c'est pour la vie)

Elle croit plus sûr de ne pas dire tout de suite qu'il y aura l'amoureux pour le tout premier week-end de sa vie avec une bande d'amis (elle a vingt-deux ans). Ils sont d'accord. Elle a dit que c'était avec sa meilleure copine (et son amoureux à elle, qu'il tolère parce qu'il

veut faire une école de journalisme, jusqu'au jour où il apprend qu'ils dorment ensemble quand il va chez elle, ce qu'il juge aussitôt être du « proxénétisme familial ». Elle attend le dernier moment dans l'entrée, sur le départ, pour dire que son amoureux à elle y sera lui aussi. Ils n'ont pas le temps de réagir. Elle est partie (elle croit qu'elle s'en tirera comme ça, qu'elle l'aura enfin, son week-end)

34

Elle se croit libre, là-bas, dans la neige et la belle maison de pierres. Le monde lui appartient (même si elle ne peut même pas se laisser embrasser par l'amoureux devant tout le monde, Mais qu'est-ce qu'elle a ? il demande aux copains, elle a juste besoin d'un peu de temps, qu'ils répondent – pourtant ils ne savent encore rien, elle non plus, ils ont l'habitude, c'est tout)

Elle peine à le croire quand à 7 h du matin, dans la grande maison endormie, sa mère au téléphone l'implore de rentrer parce que le père n'est pas rentré de la nuit et qu'elle sait pas où il est, dit-elle dans un sanglot (plus tard, elle dira sa « fugue », mais elle sait toujours pas si c'est elle ou sa mère qui a dit ça). L'amoureux, dépité, la reconduit – puisqu'il le faut (croit-elle)

De retour dans l'appartement familial. Le père n'est toujours pas rentré. Elle croit percevoir que c'est pas très normal tout ça. Elle appréhende un peu la confrontation avec le père (mais déjà la désire)

Il dit qu'elle n'aura plus le droit de sortir sans qu'ils soient Absolument Sûrs d'où elle va, avec qui et pourquoi. Et que sa meilleure copine, pour l'instant, ça suffit. C'est là qu'elle doit rendre les clés de la voiture

Elle croit que d'façon elle est de moins en moins amoureuse du garçon. Parce que tout ce que le père a écrit après ça, sur un gros paquet de feuillets qu'il a agrafés et lui a donnés, ben c'est vrai, mince. Que c'est un nul parce qu'il est cancre. Qu'il n'est pas intéressant, que bon il est photographe ok mais après tout, comme a écrit le père, appuyer sur un bouton tout le monde sait faire. Et pis, qu'est-ce qu'elle lui trouve ? Il est même pas beau

35

À force, quand elle lit le courrier de l'amoureux, elle voit plus l'amour, plus que les fautes d'orthographe (elle croit que ça la gêne tout pareil)

Et puis le jour où, après être entré en trombe des tas de fois dans sa chambre pour demander, Ça y est ? tu l'as quitté ?, il a plus demandé mais où il a troué la porte d'un coup de poing parce que c'était pas encore fait, là, elle croit qu'après tout, ça tombe pas si mal parce qu'avec toutes ces fautes d'orthographe et ses blagues bêtes ç'aurait vraiment pas été possible, à force, avec ce garçon

Quand l'amoureux réclame le bijou de famille qu'il lui avait prêté, elle le lui rend et elle en a rien à faire. Sa famille à elle, la vraie, y a que ça qui compte – croit-elle

Il n'a pu en tout et pour tout lui effleurer que la peau des bras (tous ses gestes en général la chatouillaient) – elle croit que c'est pas si mal pour elle (elle le trouvait bien pressant d'en vouloir plus)

Quand elle part pour un an en Angleterre, elle croit qu'elle ne l'aime plus du tout (elle ne sait pas que l'amour pour lui renaîtra à Paris, mais que lui, ça ne l'intéressera plus du tout)

36

Elle croit qu'il n'y a rien de plus important sur Terre que de le contenter, lui, son père

« Nous glisserons sur la neige, ma matière préférée, et je suivrai ton sillon sur lequel, papa, je puiserai ta force car tu es bien le seul homme que j'aime. » La première fois qu'elle entend ça dans le film d'Hubert Viel, elle ne sait pas si elle rit ou si elle pleure tellement elle croit bien qu'il y a là, dans ces quelques mots, plus de la moitié de sa vie

Elle croit qu'elle devient folle quand dans le miroir elle comprend qu'il y a quelqu'un d'autre qui prétend être elle (elle croit qu'il n'est toujours pas décent d'y prêter attention)

Elle le croit quand il lui dit, Qu'est-ce que je ferais si un jour tu quittais la maison ? (elle entend bien le « si »). Je vendrais les skis. Les vélos. Avec qui tu veux que j'en fasse ? On n'irait plus à la montagne. Ni à la mer. Pour quoi faire. Elle pleure de longues minutes sous la douche

après ça. Elle ne croit pas que ce soit sur sa prison. Pas tout à fait. Pourtant, en dedans, elle sait que c'est bien sur elle qu'elle pleure (même si c'est indécent). Quand elle sort, sa mère remarque quand même ses yeux rouges. « Qu'est-ce qu'il t'a dit, encore ? »

À un Salon du livre de leur petite ville, ils se baladent dans les allées. Tout à coup, un écrivain jovial lui lance : « Souriez, monsieur, la vie est belle ! » Elle croit que c'est la première fois qu'elle a honte de lui quand il jette un « Pfff » scandalisé et s'enfuit en secouant la tête – elle se croit pour la première fois un tout petit peu autonome quand elle adresse à l'écrivain le sourire que lui n'a pas su donner

37

Elle croit que c'est pas si mal si l'amoureux suivant ne peut rien faire du tout avec elle. (Cette fois, elle s'est bien gardée de le leur dire.) C'est même bien. Après tout, elle le connaissait peu. La porte est bien gardée, allons ! Elle se croit en sécurité

Elle croit que cinq minutes de retard, c'est pas grand-chose. Il lui avait donné, à vingt-deux ans, la permission de minuit pour rentrer d'une répétition de théâtre. Elle est rentrée à minuit cinq. « Je ne te ferai plus jamais confiance. » Il l'oblige à le suivre. Ils sortent, montent dans l'estafette. Ils gagnent le centre-ville. Montre-moi. Montre-moi où tu étais. Ils arrivent devant un grand portail de fer. Naturellement il est fermé. Il ne dit rien, lèvres pincées. Elle s'attend à

tout. Mais ils rentrent simplement. Puis : « Rends-moi les clés de ta voiture »

« On voulait que tu sortes un peu plus » (à vingt ans, elle ne sortait que rarement pour aller dans un cinéma d'art et d'essai avec une copine) « mais pas à ce point ! » – elle croit que ça y est, elle a fauté, franchi la ligne, qu'elle ne pourra plus jamais regagner leur estime (elle a raison)

38 Pour lors, elle croit encore bon d'essayer. Partie pour un an en Angleterre, elle oublie son année de liberté et redevient pour un temps la petite fille sage. Après tout, décrète le père pour supporter son absence, les garçons doivent faire leur armée, ce sera ton armée à toi. Quand ils lui rendent visite, elle se confie à la mère : « J'ai l'impression d'avoir perdu quelque chose de grave depuis que je suis là. Un bras. Ou une jambe. – Ah bon ? » fait la mère, sans en demander plus

De retour en France le père achète le disque qu'elle écoute en boucle dans la petite maison anglaise : *Peer Gynt* de Grieg. Comme ça, il sera tout le temps avec elle (croit-il)

Là-bas, elle s'enferme plusieurs heures dans les toilettes de la fac, assise à même le sol entre la cuvette et le mur. Elle entend qu'on râle derrière la porte au début. Puis qu'on renseigne : la porte est condamnée. Elle ressort le soir, quand il n'y a presque plus personne, surtout pas des étudiants qu'elle connaît. Elle va à la bibliothèque jusqu'à sa fermeture. Elle lit *La Promenade au phare*, dans un box de

lecture fermé où elle pleure tout ce qu'elle peut, tellement le père de Virginia, elle croit bien que c'est le même que le sien

Elle partage une petite maison avec une jeune femme anglaise discrète et gentille. Mais la fenêtre de la chambre qu'elle lui loue est bloquée par la peinture et elle ne la fera jamais réparer. Toute l'année sans un souffle d'air dans sa chambre. Elle ne croit pas qu'elle s'en rend compte, tellement de toute façon elle étouffe à l'intérieur

Le soir, il lui arrive d'aller dans un cinéma d'art et d'essai, où au moins elle est sûre de ne trouver personne qu'elle connaît vu que les étudiants anglais c'est plutôt les pintes qu'ils préfèrent à partir d'une certaine heure. Mais un soir elle rencontre sa jeune prof de français super sympa qui l'invite à les rejoindre, elle et ses amis, à boire un verre après. Mais elle peut pas, elle peut pas. Elle fait croire qu'on l'attend, elle rentre comme on prend la fuite

Épuisée par les insomnies, elle se réveille trop tard pour un des examens finaux et les Anglais ne rigolent pas avec ça. Elle fonce sur son vélo, croyant que toute son année est foutue. Par chance, la salle était trop petite, ils ont dû séparer le groupe en deux. Elle peut se joindre au deuxième groupe et passer l'examen. À peine si on s'est aperçu de son absence

Là-bas, elle boit son premier verre d'alcool (mais n'aime pas ça). Elle a un amoureux français impuissant, ce qui est

bien pratique, puis se donne à un bel Anglais au physique de magazine qui s'est entiché d'elle – elle ne sait pas vraiment pourquoi elle fait ça, mais croit néanmoins que c'est nécessaire. Elle ne sentira absolument rien. Comme s'il lui touchait le coude

Elle se croit si vide après, qu'elle reste longtemps appuyée contre un parapet devant la mer. Si longtemps qu'elle est bientôt recouverte de la neige qui s'est mise à tomber. De jeunes gens s'inquiètent et la raccompagnent chez elle – enfin, chez sa propriétaire parce qu'elle vient justement de comprendre là, devant la mer, qu'elle n'a plus de chez elle, qu'elle ne doit plus (jamais) rentrer chez ce père

Toujours en elle, et pour longtemps, la sensation de ne plus habiter nulle part (elle est bien loin de savoir qu'elle est chez elle en elle). Pour lors commencent vingt années d'exil

Au téléphone, il lui dit qu'elle pourra enseigner l'anglais quand elle voudra dans l'école où il prend des cours du soir. Qu'on l'attend. Et puis juste à côté il lui a aussi trouvé des cours de guitare. Il croit lui faire plaisir. Elle prend une grande inspiration et lui annonce qu'au retour elle ira à Paris. Blanc. C'est la mère au bout d'un temps qui reprend l'appareil. Et d'un ton de reproche : « Mais qu'est-ce que tu lui as dit, il est tout pâle ? »

Quand ses parents l'ont installée dans un studio à Paris, ils marchent tous sur une avenue avec de grands platanes. Et soudain. Elle commet l'impossible. Elle le plante là sur



le trottoir parce qu'il vient une fois de plus de dire un truc qui la retient prisonnière. Elle rejoint les autres devant. Elle en revient pas d'avoir osé. Lui encore moins. Mais dans cette grande ville, c'est lui qui n'ose pas, il dit même pas grand-chose à ce sujet, après. De ça non plus elle n'en croit pas ses yeux

Elle est en coloc, ensuite, avec deux filles. Elle se cache parfois dans le noir dans sa chambre, de la musique sur les oreilles. Elle croit que ça se voit pas. Mais c'est juste qu'elle peut pas. Vivre normalement, rigoler dans la cuisine, cuisiner, tout ça. Elle peut pas, comme ça, tout le temps, tous les jours

Souvent les montées d'une tristesse telle que la journée n'est pas suffisante pour la surmonter. Elle en prend deux. Plus tard, elle compte même plus

Elle croit très courageux de sa part d'oser dire à ses parents (à vingt-trois ans) que si, elle veut quand même aller voir des copains en ville un après-midi, même si elle est rentrée l'été chez eux, après sa première année à Paris, pour travailler son mémoire de maîtrise (il l'attend de pied ferme quand elle rentre à 19 h, pour lui dire qu'ils ne s'entendent plus, qu'il vaut mieux qu'elle prenne le train et retourne à Paris, même si elle n'est là que depuis trois jours. Sa mère, à qui son père lui a demandé de ne rien dire – « On garde ça entre nous » –, lui en veut quand elle part en effet, et marmotte, Je suis sûre que tu n'as pas quelque chose de si urgent à faire, là-bas)

Elle ne croit même pas être sauvée. Rien de tout ça. Elle se sauve, oui. Mais pour aller dans les eaux glaçantes du rien. Elle ne rebrousse pas chemin pour autant. Tout sauf retourner en arrière – deux décennies, il lui faudra, avant de goûter enfin, un tant soit peu, à la liberté. Pour l’instant, elle s’enlise dans le néant

### *3/Elle a longtemps cru*

Elle a cru, longtemps, qu'elle pouvait envoyer tout le monde par-dessus le bastingage : les hommes (surtout ceux qui l'aimaient beaucoup), les amis, les gens, n'importe qui, toute quantité négligeable

Elle a cru qu'elle pouvait, après ça, très mal parler à n'importe quel père, n'importe quelle mère, par exemple celle d'une copine, en lui raccrochant au nez, et en continuant de trouver ça complètement insignifiant, même quand sa copine, qui trouvait alors sa mère très autoritaire, lui avait dit « Personne n'a jamais fait ça à ma mère ». Elle ne croyait plus à une seule légende familiale, surtout pas à celle des autres

Elle a longtemps cru ne pas avoir une seule idée personnelle tant que le père n'avait pas dit avant ce qu'il pensait de tel ou tel sujet

Elle a longtemps préféré croire qu'elle était en dessous, pas au-dessus, des autres, comme le lui faisait croire son père – tout en la plaçant dans la pratique bien au-dessous de tout (et qu'il n'y avait pas d'autre place possible)

Elle a longtemps cru qu'elle se retrouvait, chaque fois qu'elle quittait un mec

44

Elle a cru, pendant vingt ans, qu'il n'y avait pas de pilote à son bord, que son bateau était un bateau fantôme. Le jour où elle a pu entendre que si, il y avait quelqu'un, et que c'était elle, elle a cru sombrer dans la faille qui s'ouvrait, elle a demandé à la personne qui lui avait dit ça de lui tenir la main, elle est tombée quand même, elle a cru ne pas pouvoir s'en relever – deux fois (il lui a fallu beaucoup de temps pour oser apprendre à marcher seule)

C'est à ce moment-là qu'il lui arrive d'avoir des tremblements terribles de tout le corps. Elle ne croit pas pouvoir marcher, ni se lever. Ça lui arrive même un jour en séance, « Ça recommence », elle dit, paniquée, et la voix de la psy dans son dos, qui demande calmement : Quand un enfant fait ses premiers pas, croyez-vous qu'il marche sans trembler ?

À un moment, elle a cru que le film de David Lynch, *Mullbolland Drive*, avait fait entrer le mal en elle – la scène de la tête qui dépasse du mur, sur le parking (en fait, si on y réfléchit, c'était juste elle qui entrait en elle, mais ça, elle n'était pas encore prête à le comprendre)

Après ce film, elle n'a pas pu sortir de chez elle pendant une semaine, chute libre dans une faille qu'elle croyait sans fin. Elle a dû remplacer le rideau de douche opaque par un autre transparent pour ne plus avoir ces crises de panique à l'idée que la tête pouvait surgir (elle a cru atteindre le cœur de sa terreur : l'intrusion)

Elle a longtemps cru que son frère, il la lâchait complètement, puisqu'il a dit pendant plus de dix ans que c'était parole contre parole. Pendant plus de dix ans, plus de frère non plus. Ce trop-plein de souffrance, en plus du reste. Jusqu'au jour où elle est sauvée de cette souffrance par cette thérapeute si intelligente qui lui dit : « Je ne comprends pas. – Quoi ? Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? », elle fait, énervée. La psy poursuit, imperturbable. « Votre frère a eu les mêmes parents que vous, non ? – Et ? – Eh bien, avec ces parents-là, votre lot à vous a été par exemple de devenir... aveugle. Votre frère quant à lui s'est retrouvé, disons, manchot. – ... – Vous êtes en colère parce que votre frère ne vous tend pas la main ? Mais il est manchot ! » Fin de la colère. Définitive. Près de vingt ans plus tard – dommage(s)

Elle croit longtemps, très longtemps, que sa vie n'est qu'un jeu (inintéressant et vain)

Elle a longtemps cru que le rapport aux autres se quantifiait en plus et en moins

Elle a cru longtemps, très longtemps, qu'elle n'avait pas le droit de vivre décemment

Elle a cru, pendant bien trop longtemps, qu'elle ne pouvait pas gagner sa vie, puisqu'elle était perdue – à jamais. Alors que c'est juste eux qui l'ont perdue, elle, à jamais (croient-ils)

Elle a longtemps cru qu'un enfant, un vrai, ne pouvait pas venir en elle puisqu'il y en avait déjà un (inconsolable)

Elle croit longtemps, pour tout, que c'est elle qui se trompe, pas les autres

46

Elle a cru, pendant vingt ans, qu'il n'y avait plus aucun lieu sûr, ni plus une seule personne sur laquelle compter absolument, et surtout pas elle-même

Elle a longtemps cru qu'elle était pas normale d'avoir été autant transportée le jour où la main du père a glissé tout entière dans la manche courte du T-shirt – heureusement qu'après, elle ne s'est plus jamais laissé transporter par aucun homme

Elle a longtemps cru que plus jamais elle ne remarquerait sur la Terre, expulsée qu'elle était de leur orbite

Elle a longtemps eu le sentiment prégnant, se réveillant d'une sieste ou la nuit, en sursaut, qu'un être cher, de sa famille, était présent dans la pièce voisine (et quand elle se rendait compte que non, plus du tout, plus jamais, le même puits de l'impossible l'aspirait)

Elle s'est longtemps pas sentie une femme (une fille à la rigueur, mais surtout pas féminine) à cause que son père il méprisait ouvertement sa mère donc les femmes (« Vous avez parlé politique avec les voisines ? Hahaha j'aurais voulu entendre ça ! »), mais qu'à elle, il accordait toute son attention (y a que quand il se lançait dans une apologie de La Femme qui, Elle, n'avait pas besoin de l'Art puisqu'Elle créait la Vie, « La preuve, regarde ta mère elle n'écoute jamais de musique », qu'on aurait pu croire qu'il respectait les femmes – mais dans la vraie vie, non)

Elle s'est longtemps considérée comme moins qu'humaine devant toute personne qui l'écrasait tant soit peu d'un regard ou d'un mot

Elle a longtemps cru qu'elle ne retrouverait jamais l'endroit de sa vie

Elle a longtemps cru toucher avec eux en tout à la perfection. Elle a si longtemps cru vivre à l'endroit précis sur Terre où tout était à son exacte justesse que le jour où elle a compris que non, elle a cru qu'un tube de somnifères l'y remettrait

Elle a longtemps cru qu'elle serait toujours à la marge, du fait d'avoir été tripotée, de plus connaître ses parents, et tout le tintouin – et pourtant non

Elle a longtemps peiné à croire qu'il y ait vraiment une place pour elle quelque part – et pourtant si

*4/ Elle aime à croire*

Elle croit encore parfois que ce n'est pas vrai, que son père aidé de sa mère ne l'a pas jetée par-dessus bord, en pleine mer, comme un cadavre

Elle croit que c'est pas vrai, qu'ils étaient gentils quand même

Elle croit qu'un de ses meilleurs souvenirs de la campagne, outre ceux du chalet, est l'après-midi où ils jouèrent tant, tous les gosses autant qu'ils étaient, dans une carcasse de 2CV, derrière l'auberge où les parents ne finissaient pas de finir desserts et digestifs (les criquets crissant dans l'herbe, à côté)

Elle croit qu'elle est quelque part, dans sa tête, intacte, parfaitement préservée de tout ce qu'ils ont ajouté d'eux en elle, bien qu'il y ait toujours pas mal de petites portes à ouvrir, que ces petites portes ne sont secrètes, la plupart



du temps, que parce que, la plupart du temps, elle n'est pas dans l'état, mais que quand elle est dans l'état, c'est presque tout droit. Elle croit qu'avec l'écriture justement, c'est tout droit

Elle aime à croire qu'ils l'aimaient, que c'est le même mot pour eux qu'avec tout le monde, que ça veut dire la même chose au fond

Elle a longtemps aimé croire qu'être sa fille était ce qui avait pu lui arriver de mieux

Elle aime croire qu'il lui arrive encore de bien l'aimer quand elle repense à deux-trois trucs touchants, tout compte fait, de sa part. Comme la fois où, de méchante humeur alors qu'elle lui montrait son programme de lettres à la fac et lui expliquait qu'on leur apprenait à lire Flaubert, il avait bougonné, Ah bon ? Pourquoi ? Savez pas lire ? Et la minute suivante, face à sa mine dépitée, Je vois ce que tu veux dire (un revirement si rarissime de sa part qu'en fait il ne lui en revient pas d'autres en tête)

Elle croit toujours que c'est bien de s'empiffrer de bonbons, juste parce que sa mère a pensé, tout le temps, que c'était bien

Elle croit que dans les malabars jaunes, il y a tous les mercredis de son enfance, en début d'après-midi, quand sa mère repassait

*5/ Le jour où*

Le jour où elle se souvient, à vingt-quatre ans (parce que tout le temps, avant, ça s'est enfoncé dans un puits d'oubli), le jour où elle se souvient, ça fait comme des notes très claires, détachées dans le silence. Elle croit pendant plusieurs mois ensuite qu'elle n'a rien entendu

Elle voit bien tout à coup que *c'en est*. Puis elle croit que ça, c'en est pas vraiment, que c'est pas pareil – puis elle croit plus rien, elle oublie de nouveau tout pendant des mois. Jusqu'au mot inceste

Elle se croit super libre, à ce moment-là, en habitant avec deux garçons, même si elle ment aux parents en disant qu'elle habite avec deux filles – en fait, elle vit là trois mois, après elle tombe amoureuse d'un autre tyran qui lui dit, Et les poils, sur le savon, c'est à eux ? Et qui la fait déménager de toute urgence

Peu de temps après que les images sont revenues, elle se souvient du sang sur les doigts de l'amant. Comme si, avant, elle avait été vierge. Elle se croit vierge pour toujours

Elle croit de toute façon, quoi qu'elle fasse, qu'elle n'appartiendra toujours qu'à un seul homme

Elle croit l'avoir provoqué (pas exprès pour autant, mais bon) en restant jusqu'à 3 h du matin avec son amoureux au téléphone. Lui, le père, elle savait bien qu'il guettait. Et il guettait en effet sur la mezzanine, et sans descendre, quand elle a réapparu, il lui a annoncé que si elle ne pouvait pas se passer de « lui », il la ramènerait à la gare le lendemain. « Et Noël ? » elle a pensé. Et il l'a fait, il l'a ramenée le lendemain, comme il avait dit

51

Elle croit que son corps n'est pas suffisant pour tout contenir. C'est pour ça que tout sort. « T'es pas normal », qu'elle lui lance. Elle croit qu'elle parle. Mais son corps crie et tape sur les meubles. Laisse-moi. Être. Ce que je suis. « Tu as pris des médicaments. » Ils disent ça. Et ils se croient excusés de tout. Ce ne sera pas la première fois

C'est parce que je t'aimais, qu'il lui dit, en tête à tête, après qu'elle lui a tout sorti, les mains et les seins. Tous les pères font ça, qu'il insiste. Dans notre société, c'est interdit, mais pas dans d'autres, c'est bien que ce n'est pas si anormal que ça – elle croit qu'il répétera tous ces aveux devant les autres

Elle croit bien qu'il casse tout dans le garage, juste après ça. Il revient, du sang au front. Il n'a eu besoin que de ces quelques minutes et de cette bosse pour reprendre ses esprits et le commandement. Il convoque l'équipage sur le grand pont

A-t-elle vraiment cru qu'il ferait devant tous amende honorable ? Elle ne sait plus. Elle ne croit rien. Tout va trop vite

Alors, je t'ai violée ? Est-ce que je t'ai violée ? Et il avertit les autres, Écoutez-la bien, parce qu'après, elle dira que je l'ai violée

Ils ont bien écouté. Ils ont l'air de croire avec lui que donc, puisqu'il ne l'a pas violée, ce n'est rien. Elle est près de le croire, quelque temps, avec eux. Pour tout préserver. Comme si c'était le bonheur le plus précieux au monde (alors qu'elle y crève)

Il croit qu'il a le droit, ensuite, de lui demander si elle est vierge. Là le frère s'interpose, « Non, ça tu ne peux pas. – Ah bon ? » – c'est la première fois qu'elle le voit fléchir (elle, elle répond quand même – elle s'en fout de tout maintenant – par la vérité, « Je me suis donnée au premier venu », mais ils croient à une nouvelle provocation)

« Tu nous as bien dit que tu voyais un psy ? » « Tu as pris des médicaments, c'est ça ? », ils répètent. Ils s'empressent de croire que oui

Son frère l'attrape tandis qu'elle bourre un sac des quelques vêtements qui lui tombent sous la main, « Ne pars pas comme ça, tu le regretteras », croit-il (elle ne regrettera que de ne pas être partie plus tôt)

Elle croit qu'elle a déjà dit à sa mère ce que son père a fait, c'est pour ça qu'elle l'a dit comme ça, en passant, mais la mère, elle, elle apprend ça, alors elle se lève d'un coup et elle parle fort, elle dit « Tu mens, Tu mens », deux fois, et elle s'en va. Tandis que, elle, toujours assise sur le canapé, elle se dit, Mais je lui avais pas dit, alors ? Et, vraiment, elle ne sait plus. Elle ne sait plus

53

Elle croit que ça fera plaisir à sa mère quand, juste avant de les quitter, son sac sur le dos, elle l'embrasse en lui glissant à l'oreille, rien que pour elle, Je reviendrai, mais elle, elle lui murmure un autre truc à l'oreille et c'est Je ne te le pardonnerai jamais

Ça y est. Elle part. Mais le père, encore une fois, il inverse tout. C'est moi qui t'emmène à la gare, qu'il dit. Malgré son Non à elle. Encore une fois. Il le fait. Dans la voiture, rien. Elle, elle dit juste qu'elle regrette qu'il n'ait pas réagi, que rien ne soit sorti de tout ça. Lui, plus tard, il ne retient que le mot « regrette ». Elle regrette, qu'il dit. Elle retire tout. Tout ce qu'elle voulait, c'était partir, voilà. À la gare, il lui jette son sac à la figure. Il ne la regarde pas. Il ne la regardera plus jamais. Elle ne croit pas que ce sera la dernière fois. Ce sera la dernière fois

Plus tard, il lui écrit une lettre, Oublions ces bêtises, ma fille, elle répond qu'elle lui pardonnera et le reverra s'il va voir un psy. Elle ne croit pas devoir préciser « pour te faire soigner », alors que lui il y va, oui, mais juste pour demander si une fille peut inventer ça seulement parce qu'elle sait pas comment partir. « Dans l'absolu, mon bon monsieur, répond le psy, l'Homme est capable de tout. » Y revient tout guilleret, ça y est, j'y suis allé, maintenant t'as plus rien à dire

54 Elle croit, ou plutôt non, elle ne croit rien. N'empêche, toutes ces scènes, elles passent et repassent, en brèves ou au ralenti, des tas et des tas de fois et c'est là, figé comme à Pompéi, dans le geste, pour la vie, pour la mort de tout ce qu'ils étaient les uns pour les autres – elle met longtemps, vingt ans, à comprendre que tout ce qu'ils étaient les uns pour les autres justement, c'était pas tout bon – il lui arrive encore, parfois, de croire que si, quand même, quelque part, c'était bon, des fois (Mais des fois non, pas du tout, rien du tout)

Elle croit vraiment qu'elle reviendra quand elle le dit à sa mère le jour où elle part pourtant pour toujours

Elle s'en va. Elle croit que ça la soulagera, que ça la sauvera. Mais le piège. N'a pas fini de se refermer sur elle

Elle croit pendant plusieurs années que les mains dans le corsage, c'est pas assez pire que violer. Elle croit comme eux qu'à cause de ça elle a pas à se plaindre